

RETOUR SUR COMPOSTELLE

# JOUR ZÉRO

SAMUEL TARIN



# JOUR ZÉRO



# ANAGRAMME

Le défilement sans personnalité des lignes de chemins de fer tue la saveur du nomadisme. Depuis la vitre de la voiture qui m'emmène dans le pays basque les rails aimantent mes yeux, je n'arrive pas à décrocher mon regard pour observer le paysage campagnard. Les rails sont ennuyeux et d'une couleur grinçante. Un rouge rouille empreinte du temps sans cesse répété. Le même temps qui structure ma vie en cycle et qui m'a conduit à mener une quête pour éviter l'usure.

Je vois le soleil luire sur un rail. Son reflet est fixe. Il ne se déplace pas alors que je fonce à plus de trois cent kilomètres heure. Je me plais à observer cela. Comme la physique est étrange.

Ce questionnement me porte vers une dimension que je tente de ressentir plutôt que de définir. La lumière est une masse instantanée désolidarisée de mes déplacements dans l'espace. Une couverture perpétuelle et sans plis sur laquelle je glisse, moi trentenaire froissé de vivre les règles de son monde.

Train est l'anagramme de Tarin, mon nom de famille. Étymologiquement il vient de *traîner*, que d'anciens français employaient pour parler des systèmes de traînes qui déplaçaient des marchandises sur le sol.

Alors que porté-je donc en moi ? Au constat des lourdeurs qui ont jalonnées ma vie, je trimballe un sac de pierres. Je suis le Petit Poucet. Et je viens me délester de ma masse minérale sur les sentiers.

Trois cent kilomètres heure. Nous ne sommes pas faits pour nous déplacer aussi vite. Cette rapidité rend mon esprit flou. À cette vitesse, je ne peux pas clarifier mes pensées. Il se trouve que je ne vois clair qu'à une vitesse de déplacement que mon corps est capable de me donner. Celle de l'allure fondamentale et mon rythme cardiaque en est le compteur de vitesse.

À mesure que la vitesse diminue la joie me gagne. Bayonne est en ligne de mire. Mes jambes gigotent d'impatience de commencer la grande traversée.

Doucement le défilement du paysage devient plus lent jusqu'au moment où il se fige à l'arrivée du train en gare. Cela suffit à démarrer ma machine à histoire, celle qui fait pétiller l'œil des enfants guidés par l'insouciance. Elle s'était tue bien avant que je ne prenne ce train gare de Strasbourg, écrasée par les réflexions obsessionnelles de l'homme sociétal que je feignais d'être.

## BAYONNE

En descendant du train, je m'éclipse du quai pour passer cette heure à attendre mon bus. Je me demande pourquoi je n'ai pas commencé à marcher. Rejoindre Saint-Jean-Pied-de-Port ne m'aurait pris que trois ou quatre jours. Le courage que je me trouve à tenter ce périple de rejoindre Fisterra depuis Saint-Jean-Pied-de-Port est bien relatif. Car déjà, j'attends un bus pour me rapprocher d'une étape alors que je pourrais déjà marcher. Certains le feraient.

Je dois m'ôter de la tête l'icône païenne créée et tuée par le capitalisme et ressuscitée par Hollywood : Supertramp dans ma bible à moi "Into the wild".

Bien que tirée de faits réels, la fiction a sacralisé le personnage. Les restreints commandements qui en découlent sont : ne pas supposer, ne pas contrôler, juste agir. Pénétrer la nature et toujours la voir comme si c'était la première fois.

Et voilà que si j'étais lui, je me fauilerais dans les forêts. J'étudierais la meilleure possibilité pour construire ma cabane. Je choisirais le chêne pour sa puissance apaisante. Ses feuilles ondulées feraient une magnifique ombrelle percée. Un pointillisme lumineux et animé par le vent qui ferait danser ces marionnettes vertes pour me divertir. Je mangerais peu dans mon abri car l'émerveillement me rassasierait. Mais là, maintenant, il est quatorze heures. Je suis à

Bayonne et mon estomac réglé comme une horloge astronomique annonce son moment gastronomique.

La dégustation d'un animal mort qu'on appelle le porc, embaumé à la mode bayonnaise, me fait son effet. C'est bon et j'avale les bouchées du sandwich en ne me préoccupant pas des sols forestiers que ce porc a épicurienement retournés. Comme lui sans doute se fichait bien d'engloutir vers de terre et autres insectes, qui eux-mêmes ne savaient pas qu'ils infligeaient potentiellement de la souffrance aux matières organiques en s'appliquant à les transformer en humus.

Mon estomac se remplit, et mon cerveau éloigne mon attention de ces tergiversations carnassières que je n'ai pas eues et mes yeux observent le flux de l'Adour me donner une leçon de vie : la rivière, ou comment s'adapter continuellement aux obstacles ? Je me demande pourquoi j'ai dressé l'obstacle de cheminer jusqu'à Fisterra à pied. Et puis est-ce toujours un obstacle si je l'ai choisi ? Je crains plus de choses en moi que je me sens effrayé par l'inconnu et l'inconfort du chemin.

Le rythme du bus m'emmenant à Saint-Jean-Pied-de-Port est cette fois plus digeste que la grande vitesse du TGV pour apprécier la nature.

C'est très beau ici. Trois couleurs dominant, le bleu aux cieux, le jaune au zénith et le vert profond sur la surface. Les vallons sont érotiques. La densité des arbres qui les habillent renferme un mystère au sein des forêts. Je sens bien que c'est fertile là dedans. La pluie et le soleil sont des invités bien connus. Et la lisère de la forêt m'aguiche en me montrant l'air de rien, que derrière elle, m'attendent toutes sortes de privilèges. Des privilèges d'être au chaud dans la consolation de notre monde, assaini par les couloirs courbes de la piste aux vents. Mes yeux respirent le vert par la vitre du bus. J'aime ce que je vois. J'ai envie de gueuler : "Putain ça cartonne !"

J'ai parfois la fâcheuse (d'après la noblesse) ou la noble (d'après les

fâchés) tendance à dire des gros mots. Pourquoi les a-t-on rendus tabous alors qu'ils sont faits pour manifester l'éclatante animalité de l'homme. La vulgarité un tantinet contrôlée est une poésie populaire, un soubresaut verbal du rural athée. Un jaillissement de la personne vers l'authentique. Jurer claqué l'air, accroche les oreilles et réveille les pudiques. C'est idéal pour évacuer l'émotion en même tant que la compagnie de personnes ennuyeuses par leur manque de rugosités.

Dans ce petit bus, l'ambiance est calme. Il n'est pas rempli. Les quelques passagers semblent tenus en respect par la nonchalance basque. Le chauffeur d'un faux-semblant grognon calme les ardeurs joyeuses des montagnes vertes qu'il traverse.

A ma droite, il y a Dora. Je ne la connais pas encore et je la prends pour une autochtone. J'aime l'observer furtivement, quelques coups d'œil comme un chat timide. Elle a quelque chose de religieux, elle m'apaise comme un cierge le ferait en se consumant lentement dans une église.

Nous arrivons à Saint-Jean-Pied-de-Port. Tout le monde descend. Je n'ai pourtant pas envie. Je voudrais rester dans le confort du bus qui me fait voir ce qui pourrait s'offrir à moi et qui me protège de le vivre. Une télévision en somme. L'expérience par procuration des chaînes de télévisions en tout genre devient risible si nous finissons alors par croire que nous avons vécu ces expériences. Ça advient peut-être avec le temps qui passe si les émotions que nous avons ressenties remplissent notre cœur et les images que nous avons vues nos souvenirs.

## ÂGE MOYEN

Les yeux du pilote basque me font comprendre que je dois bel et bien lever mon cul et aller fouler les pavés du village. En y pénétrant, décor de moyen-âge et pèlerins, je ne vois que ça. La déferlante touristique a cimenté Saint-Jean-Pied-de-Port dans son jus de village du XVI<sup>ème</sup> siècle. Je ne m'en plains pas. L'élégance rustique de la rue de la Citadelle continue l'émerveillement annoncé pas les verdoyantes Basses Pyrénées.

Je marche jusqu'à la Citadelle. Mes jambes rouillées par la mollesse de la vie citadine montrent déjà des signes d'adaptation : "Punaise ! Mes jambes me tirent déjà !"

Être attentif à son environnement rend humble. J'ai imaginé les rudes et infinis efforts des ouvriers de l'époque et j'ai vite ravalé mes plaintes. J'avais ainsi l'impression en plus d'être dans la mollesse citadine d'être aussi dans un siècle de feignants. Qui serait capable aujourd'hui de se contraindre à ces travaux qui étaient les leurs ? À moins qu'il ne s'agisse juste de l'asservissement par les nobles qui transformaient ces hommes en fabuleux ouvriers courageux. Aujourd'hui, quelques puissants asservissent des machines de production et le gros des ouvriers de l'époque a été changé en de mous consommateurs. On a gagné en machines en tout genre et perdu en costauds résistants. Heureusement que marcher fait les muscles. Je me réconcilie en arrivant à la Citadelle en haut de la côte, les jambes gentiment chaudes.

Deux enfants sautillants sont sortis par l'arrière de la Citadelle quand j'arrivais à ce niveau. Elle devait être très amusante à visiter, je me suis dit. Mais la ruée vers l'air entreprise par une vingtaine d'enfants cartables au dos m'a plutôt indiqué une fin de journée scolaire. Comme j'aurais aimé aller à l'école primaire dans une citadelle du Moyen-âge. Ça aurait eu de l'allure ! Le matin, il aurait fallu traverser la pente boisée en se méfiant des pilliers cachés derrière les arbres. J'aurais rejoint en toute hâte mes compatriotes chevaliers qui garaient eux leurs montures (à deux-roues ?) avant le pont-levis.

Les punitions auraient eu une autre allure. On serait enfermés dans les oubliettes à la place d'aller au coin. Et les bonnes notes seraient remplacées par des élixirs de sorciers nous rendant invisibles. On nous y apprendrait seulement l'alchimie. Et il y aurait dans les catacombes un dragon qui enflammerait un fourneau gigantesque à la place d'une chaudière à fioul et de sa tuyauterie.

Mais à la place d'une cloche de Moyen-âge au son rustique, c'est la pendule stomacale qui a sonné le bourdon de mes habitudes sociales. J'acceptais alors de faire quelques courses pour les jours à venir avant de casser une croûte et d'aller chez Luis, mon hôte pour la nuit.

Rue de la Citadelle toujours, pour cette première nuit, j'étais entouré de la Californie et d'une province de la Corée du Sud. Ma relation avec Yang étant tellement lointaine en surface que je n'ai jamais creusé. En l'entendant à l'extinction des feux ainsi qu'au petit matin — j'insiste sur le ainsi car il m'a semblé qu'il faisait deux fois la même chose — ranger et dé ranger ses accessoires et gadgets pendant près d'une heure, j'ai compris que le brassage sur le chemin ne serait pas seulement ethnique mais aussi technologique. Chacun ses tocs et ses gri-gris pour panser l'inquiétude.

## MARCHER FAIT SOCIÉTÉ

Le pèlerin. Ce mot dont le marcheur de Compostelle s'affuble comme on pose une couronne sur la tête d'un roi. Il ne suffit pas d'être sur un chemin quel qu'il soit pour appartenir à la race des pèlerins. Ni non plus de simplement croire au Christ. J'y ai vu des pratiquants du catholicisme et des néo-ruraux plongés dans l'animisme new-age. J'ai vu des retraités et leurs bagages de convivialité. Et des familles qui auraient plus eu leur place dans les files d'attente d'Europaparc. La plupart des gens sont loin de

marcher pour un ordre religieux, surtout les plus jeunes, mes semblables. J'ai vu ces déboussolés et écorchés vif à la recherche d'une raison à leur départ. Certains fuient leur tristesse, d'autres courent après le vagabondage. Et par endroits, j'ai croisé des mendiants malins profitant du tourisme de masse pour quémander. Mais des pèlerins, d'authentiques pèlerins quasiment pas.

Selon deux experts que je croiserai plus tard, le pèlerin n'a rien financièrement ou peu. Une motivation humaniste ou personnelle remplit son portefeuille. Il part pour plusieurs mois. Et les milliers de kilomètres qu'il parcourt se font à l'abri des auberges et des gîtes. La relation à l'autre est primordiale. Alors pour subvenir à ses besoins, il troque les émotions qu'il va susciter lors d'échanges contre un logis ou une assiette remplie. Ils utilisent une monnaie bouleversante dont la devise est leur histoire et leur motivation, l'humanité.

Gus et Albert partis d'Anvers avec deux ânes marchent pour les malades du cancer, eux-mêmes étant pour l'un en rémission et pour l'autre en deuil de son épouse, suite aux dommages de cette sordide leçon de vie. Ils sont beaux avec leurs solides mollets et bien belges avec ce léger sens du farfelu. Je les ai aimés car ils sont drôles et terriblement vrais. Ce n'est pas leur motivation qui m'a plu même si elle est noble (qui s'offusquerait contre ceux qui marchent pour une cause). J'ai finalement perçu beaucoup plus de leur humanité dans les personnages qu'ils sont plutôt que dans LA cause pour laquelle ils se font des ampoules. Une cause ça se porte, ça se transporte d'étapes en étapes, ça s'affiche de personne en personne. Gus et Albert endossent bien ce costume de transporteurs. Ils sont tristes et meurtris par le cancer, mais pudiques. L'émotion ils ne la montrent pas, ils la cachent derrière la tenue lisse qu'ils enfilent pour discourir de leur cause et sans doute pour conjurer pudiquement le triste sort. J'ai préféré voir Gus ou Albert pester après leurs ânes qui n'en font qu'à leur tête, ou péter devant des marcheurs quand ils s'arrêtent pour pisser sur le bas-côté, que les voir alimenter les réseaux sociaux de leur cause sacrée et recevoir d'innombrables et opportunistes saluts de

méritants. Peut-être est-ce cela le pèlerin 2.0.

Quand des traits de leurs visages je décèle la géologie d'un terroir, que de leurs barbes je respire des effluves de foin, c'est toute cette identité qui fait que je les aime. À chaque Homme sa typologie de terroir. Il n'y a pas de raison d'aimer un vin seulement parce qu'il est issu du commerce équitable, on s'intéresse avant tout à lui pour ce qu'il goûte.

Habitants, mairies, religieux, Albert, le plus politique des deux se hâte de forcer la rencontre, d'aller à l'assaut de personnes généreuses, capables de répondre gratuitement aux besoins de manger et dormir, de faire ruisseler un peu d'eau sur leurs corps chauffés par les kilomètres, et surtout de faire paître autant que possible les ânes. L'autre, Gus, justement tient en respect les nombreux autres marcheurs qui s'agglutinent autour d'eux pour toucher et se faire photographier avec les ânes. Le tourisme n'a pas de limites et même le camouflé pèlerin parfois, à la cime de sa splendeur, peut lui aussi avoir des allures de bête de foire.

Je n'ai pas une cause pour laquelle marcher, ni contre d'ailleurs. Je n'éprouve pas de joie à faire partie d'une communauté. Je préfère me faufiler entre les groupes. Jongler avec les marques d'appartenance sans faire le cirque. Un clownesque occidental sans famille, mais assez intelligent pour s'adapter aux codes qui se présentent à lui.

Je n'aime pas cette idée que mes réflexions soient mêlées à celles d'une masse de personnes. Il y a dans ces situations une énergie qui me dépossède de ma profondeur que j'ai déjà du mal à brandir en étendard. Les mouvements de pensée d'un groupe s'unifient à mesure que celui-ci évolue, offrant un bel abri bien chaud aux pensées communes et une belle mollesse au libre-arbitre.

Pour à peu près les mêmes raisons, je ressens un malaise au sein d'une concentration de gens étant dans la même action au même moment, je suis incapable de m'unir sincèrement à l'ensemble. La coupe du monde de football qui s'est jouée pendant mon cheminement justement était la parfaite mise en exergue de cela. J'étouffe par la redondance des interactions convenues entre les

membres. Pourtant toutes nationalités, tous âges réclamaient que les minutes s'allongent tant ils appréciaient l'instant. Amateur ou non de foot, ce qui réunit c'est la force collective de l'expérience commune. Le chemin de Compostelle, je dois bien m'y résoudre, c'est cela aussi.

J'aime être libre de changer d'avis, de faire fluctuer mes opinions ou d'avoir l'idée farfelue et l'astuce facile. Mon esprit a été fabriqué dans un moule de convenance et de logique stricte. Une manière d'exister, pas trente. Je veux dans mon quotidien de l'incongru sans que l'extérieur me rabâche le sérieux.

Cela va des goûts alimentaires aux habitudes du quotidien. Des idéologies aux logiques de bricolage. De la manière de dérouler le pied sur le sol à celle de posséder un bâton et de l'utiliser seulement comme doudou affectif. Le mimétisme qui structure l'ossature communautaire et qui se sert de la technologie et du matérialisme pour légitimer une vérité, nous fait tous avoir la même tête. Le taylorisme même accolé à l'humain est laid.

Je ne suis pas un pèlerin, je suis un marcheur. J'appartiens que je le veuille ou non à ce groupe-ci car nous arpentons de la même manière les chemins de terre, c'est-à-dire avec nos jambes.

J'ai besoin de mon auberge. Je veux ma douche chaude. Mon lit, parce qu'une chambre partagée avec d'autres personnes bousille mon sommeil. Je le tolère car la notion de qualité prix du bon vieux commerce agit sur moi, même plus ou moins dépossédé. La logique matérielo-monétaire n'a plus de limites. Elle m'a atteint.

# MARCHER, UN MARCHÉ

La voix du commerce, celle douce et féminine du marketing, nous dit que pour sortir de sa zone de confort convenablement, il faut embrasser des techniques performantes du matériel. Un t-shirt à maille respirante à double flux thermique n'est pas primordial car sentir mauvais ne fait pas souffrir. Pour un sac à dos ou des chaussures, il est conseillé d'utiliser une technologie éprouvée pour éviter les maux du corps. Chaussettes doublées anti-ampoules, chaussures montantes anti-entorses, sacs anti-maux de dos. Comme si un baluchon et une paire de sandales allaient être une torture sordide, voire un frein.

Pourtant bien avant moi, dans de précédents siècles, certains ont pérégriné des milliers de kilomètres sans équipements. Peut importe les innovations brevetées qui garantissent toujours plus de confort et d'anti-choses, je ne fais pas dans l'aéronautique et l'intelligence du corps est bien au-delà des lois mercantiles car il s'adapte à tout.

Je suis de la race des marcheurs qui contemplent, pas de ceux qui s'équipent.

Je vous ai déjà parlé de Fang, mon voisin de lit de la première nuit à Saint-Jean-Pied-de-Port. Lui est un marcheur sur-équipé. Coréens et chinois en sont les icônes. Il s'agit de faire honneur à l'homme en utilisant avec fierté toute la technologie (utile) qu'il a su inventer sans se rendre compte qu'elle repousse les limites de sa propre utilité. Le randonneur de luxe participe alors à la parade des accessoires technologiques et des applications innovantes. En gros, un ventilateur USB n'a rien à faire dans un sac, un appareil photo non plus, un mini panneau solaire pour recharger le téléphone non plus, une enceinte nomade non plus, une des dizaine d'application pour se guider sur les chemins de Compostelle non plus, une cigarette électronique non plus. La surcharge de gadgets est l'antithèse du principe d'effeuillage de matériel qu'infligent les longs cheminements. Maintenant chacun a sa croix à porter.

Sur les chemins de terre, à travers les rares pèlerins et les abondants marcheurs, slalome avec vitalité et goût de la performance, un être à part : le sportif. Celui qui court après la performance ultime. J'ai croisé un français très honoré de témoigner à un autre français et dans sa langue maternelle sa performance d'avoir cheminé le Camino Frances en 2 semaines. Performance peut-être bien impressionnante mais certainement ridicule.

J'ai eu aussi l'occasion de saluer des cyclistes. Attention à eux s'ils se vantent de pérégriner sur les chemins sacrés. Non, un piéton n'est pas un cycliste. Cheminer à vélo, c'est comme manger quelque chose quand tu bois pour rechercher l'ivresse rapide, c'est tricher.

Le chemin de Compostelle est un événement perpétuel. Une coupe du monde de football sans perdants. Beaucoup de marcheurs veulent porter le trophée, c'est-à-dire arriver à Saint Jacques. C'est briller qui intéresse. Montrer sa réussite, s'afficher au cœur de l'événement. Devenir un rouleau compresseur touristique qui évacue l'humain au profit de l'expérience performante. Alors que le sens du pèlerinage est l'inverse de cette extériorisation arrogante, il réclame le cheminement intérieur, la réussite discrète et la générosité humaine. Pour ces marcheurs à la recherche de brillance tous les moyens sont bons. Mais pèleriner une ou deux semaines par an ne compte pas, ce sont des vacances. Utiliser un autre moyen que son corps pour se mettre en mouvement non plus. Prendre le bus quand on est fatigué ou blessé n'a aucun sens. Commencer un pèlerinage cinquante kilomètres avant la ville d'arrivée est une hérésie.

C'est pour toutes ces raisons que de toutes les catégories que j'ai décrites, seul le pèlerin aurait le droit de soulever le trophée car il aura été le plus juste dans son action. Tous les autres sont condamnables s'ils se pavanent de mérite à ce sujet.

# SUPERSTITIONS

À mon réveil, lors de ma première nuit rue de la Citadelle à Saint-Jean-Pied-de-Port, ou plutôt au réveil de mon voisin de lit Fang tant il avait transformé son lit en étale de marché avec ses affaires, mes yeux étaient pleins d'interrogations sur sa démarche pas vraiment claire. J'ai rangé toutes ces questions en vrac dans mon sac. Et je suis parti en quittant mon premier hôte, Luis, qui m'a dans un signe amical d'encouragement lancé une pomme. J'ai été surpris, mais je l'ai réceptionnée sans dégâts.

Je me suis découvert superstitieux car j'ai pensé à ce moment qu'une erreur de réception de ma part aurait envoyé la pomme au sol et aurait été sans contexte un signe presque divin que mon périple allait se terminer en fracas quelque part. J'ai évité cette poisse. J'ai rangé soigneusement la pomme. Ce fruit simple, ce fruit dynamique qui nous invite à croquer en lui et à produire ce son caractéristique. Une musique qui appelle la salive et qui nous envoie promener dans la campagne, sur des chemins de terre, où les bosquets structurent les champs. Où les vergers dont leurs arbres à l'écorce poudreuse et vieillie de lambeaux sont gercés par la bise d'automne. Je rêve de cette campagne, celle du solitaire. Celle marquée par l'homme mais sans l'homme. J'espère la voir durant mon périple.

Luis m'a souri. Son geste était un encouragement clair, il voulait aussi dire que j'allais gagner en connaissance sur moi-même. Quelques secondes plus tard, j'entendis une autre musique, celle d'un bis repetita incessant qui allait devenir un signe de cri d'appartenance de la caste des cheminants. Ce "buen camino" a été mon feu vert. Une parole simple qui m'a propulsé mille quatre cent mètres plus haut à contempler en maître absolu la profonde beauté de la nature.

Je marche vite. Je me sens bien. Je marche comme si je marchais seulement aujourd'hui. Je marche accompagné de mon épée qu'il n'y a que moi qui perçois ainsi. Moi le grand enfant qui s'amuse à la faire rebondir sur le sol, à lui faire fouetter l'air, et qui la bénis

des dieux quand je m'appuie sur elle pour crapahuter. Elle est mon bâton. Et faites qu'il me pardonne. Il est plus court depuis quelques heures, car lors de ma première halte, dans une maladresse j'ai posé le pied sur lui, le cassant. Son cri qui fit fendre l'air m'a fendu moi d'une appréhension superstitieuse, encore, quant à la suite de l'aventure.

On dit que sur un cheminement, les choses sont bien faites. J'étends aisément cela à la vie en général. Mon bâton plus court était aussi plus maniable et moins encombrant. Il n'a pas rétrogradé dans l'affection que je lui porte et restera pour l'éternité mon meilleur ami.

Je l'avais confectionné quelques mois auparavant. Tout un rituel est à mettre en place si l'on veut faire d'un objet, un symbole de soutien, doué pour l'apaisement des craintes dès qu'on l'empoigne. D'abord le prélever dans la nature, le façonner à sa manière et le laisser tranquille chez soi pendant longtemps tout en le draguant des yeux parfois. Puis l'utiliser. L'objet devient votre copain. Moi, mon bâton, je l'aime bien.

Je tiens ma place dans le peloton de marcheurs. Les sons des cannes rétractables modernes m'indiquent la distance qui me sépare des précédents.

Un chamois sautillant a fait son apparition. C'était Ben, un joyeux vagabond en voie de devenir pèlerin ou ostéopathe. Il m'a dépassé subitement. Il ne marchait pas mais dansait. Changeant aisément l'axe de sa marche. Il proposait aux marcheurs qu'il doublait une chorégraphie d'exploration emportée par son œil affûté. C'était un déplacement ondulant, tantôt sur le sentier tantôt dans l'herbe de la prairie, parfois stoppé pour observer, parfois accroupi pour cueillir. Il paraissait être le souverain des lieux, ses jambes agiles et dynamiques étaient ses épées.

# ESPRIT ES-TU LÀ ?

Parler de spiritualité est intime. C'est un sujet qui est endormi en chacun de nous. Un sujet qu'on protège par une coque comme la noix protège son fruit. Il nous faut donc forcer un peu pour le découvrir. En le sortant au grand jour nous pourrions avoir la chance de nous en délecter et de goûter au partage avec d'autres. Si on est trop feignant ou peureux pour le faire, alors il restera confiné jusqu'à pourrir avec sa coque de protection.

Dans la vie de tous les jours, parler de la mort, de ce à quoi on croit n'est pas très facile. Ça n'attire que peu la bande de consommateurs massifs qui domine. Mais s'en détourner revient à refuser de casser la coque.

Là, en marchant, exprimer cet essentiel à une autre personne devient facile. Dire ce qu'on comprend de la vie, ce que la mort représente, sont des percées magiques et réciproques dans les esprits des conversants. L'être en face de nous se dessine. Il est véritable là car les élucubrations débordantes de l'ego seront vite balayées par une réaction reptilienne des jambes qui accéléreront le pas pour fuir la carnavalesque personne. Mais dans le cas d'une sincérité, une amitié furtive naîtra possiblement, avec Ben, c'était le cas.

Marcher est un mouvement. La cadence est la signature de chacun. Au même titre que le cœur bat différemment pour nous tous, nous ne marchons pas tous au même rythme. Accompagner un temps un marcheur est un gage précieux d'ouverture sur l'autre. C'est : je me mets à ton diapason, vibrons ensemble. Et là avant même de dégainer un seul mot, on sent si ça va coller ou non.

*"Le caillou est cagneux, le cagnard cogne. Quand quelques jambes sexy font saliver les vautours, la joie des montagnes me fait sentir plus fort que le Roquefort."*

# LA COLO DIABOLIQUE

Dans les Pyrénées, la descente du point culminant jusqu'à Roncevaux m'avait parfaitement été racontée par ma mère. Elle avait vécu quelques années plus tôt cette interminable descente caillouteuse qui cassait l'éternelle montée. Agaçante était son mot. Oui, je crois que c'est le bon mot...

Une abbatale transformée en auberge gigantesque. Une organisation ordonnée par des bénévoles amis de la religion et de Saint-Jacques. Une discipline et une méthode pour que le marcheur accomplisse les tâches de sa trêve pédestre. Des cloisons partielles compartimentent un étage entier de la bâtisse. Deux paires de lits superposés et numérotés remplissent chaque compartiment. On y sentirait presque la naphthaline tant les conditions de colonie de vacances sont réunies. Demain c'est activité marche à pied pour tout le monde. Pensez à vous broser les dents, l'extinction des feux se fait à vingt-deux heures.

Je vais passer sur les descriptions des étapes. Les heures de lever et lieux de départ, et évidemment la météo. Ce n'est pas réellement intéressant, d'autant plus tous ces aspects ont dû être abordés un bon milliard de fois par les innombrables récits des autres cheminants qui se sont frottés à cette expérience.

Si relater une aventure forte sous les latitudes de la banalité me semble stérile, ils n'en ont pas moins été le prétexte ouvrant à la discussion avec d'autres marcheurs. Un préliminaire au vu de l'aventure que tous nous menions et qui laissait parfois place à d'autres discussions. Et bien souvent, un Dieu n'est jamais bien loin pour venir saupoudrer les échanges de sa saveur. Parfois même le diable était le sujet choisi, enfin choisi, c'était peut-être lui-même qui s'était invité, histoire de malmener un peu tous les chrétiens du chemin.

La concentration y est importante. Ils mènent un chemin de croix pour la rédemption d'une société entière, d'une époque malmenée par ses acteurs, eux-mêmes méfaits et remèdes.

Et s'il y a un lieu où le diable aimerait œuvrer, c'est bien ici. Un troupeau dans l'effort d'une même quête abstraite qui s'inflige une souffrance physique bien tangible, et qui au-delà des limites de sa chair agite ses neurones pour évacuer le noir qui les ronge. Tout ce mal qui sort d'eux ferait un nid douillet pour le malin si la terrible puissance du mouvement pédestre ne balayait pas toutes ces scories avant que la saine et infinie tuyauterie du vent ne les évacue.

En réalité que ferait le diable au pays des couleurs enragées ? Ces jaunes de tous les extrêmes qui cheminent vers les verts végétaux et les rouges terreux. Dans une nature qui se fait girouette de couleurs et qui est surexposée par un maître soleil qui à l'aube du jour nous tiédit par son voile soyeux où lorsqu'il est à son zénith nous détruit par sa chape d'acier cloutée.

L'arc-en-ciel de couleurs diabolicides est également complété par un second défilé de couleurs, mais artificielles cette fois : celle de la parade vestimentaire de Quechua (autre entité abstraite vivant par nos seules croyances). Cette parade vibre un désordre disgracieux au milieu de la colorimétrie génialement dosée par dame nature. Étant moi-même un défilant, ma préférence était le bleu et ses diverses teintes.

L'industrie capitaliste aura fait des merveilles en obtenant un consensus pour que ses abstractions qu'elle a inventées deviennent existantes dans la tête des croyants. Mais la meilleure succès story sera venue d'une marque suédoise qui aura su par son code couleur pénétrer l'esprit d'une jeune taïwanaise.

Sharon (c'est le prénom qu'elle se donnait tant elle pensait que l'original serait trop peu occidentalisé pour assurer une bonne progression sociale sur le chemin. L'original qu'effectivement, je n'ai jamais pu me remémorer) n'a pas manqué de me faire remarquer que le code couleur d'Ikea est le même que celui de la charte de balisage du camino frances. Un juge spécialisé en propriété intellectuelle en appellerait à la chronologie historique pour trancher, et donnerait la propriété d'utilisation pour l'usage du bleu et du jaune au camino frances.

La croyance que les gens ont en ce chemin, lui aura permis

d'exister dans l'abstraction populaire comme Ikéa, faisant naître pour lui tous les noirs démons mercantiles d'un commerce en plein essor.

Les chemins de Compostelle sont touristiques, et j'en symbolise la preuve puisque j'y suis. Moi qui ai grandi à des kilomètres d'un style de vie vagabond. J'ai évolué à l'abri, dans le chaud de la sédentarité. Je suis fils d'une pensée fille des trente glorieuses. Sécurité, matérialité, conditionnement, j'ai appris à jouer à un jeu de société dont la quête de soi n'est pas l'important. Je suis ici aussi pour m'en extraire.

Je ne sais plus comment j'ai appris l'existence des chemins de Compostelle. Pas par la religion, même si j'ai été soumis à l'instruction des doctrines chrétiennes. J'ai eu vent des chemins de Compostelle par les nouveaux mouvements de pensées de développement personnel. Comme la vie m'emmerdait et que mon sens de l'initiative n'allait pas de le même sens que celui qu'on attendait de moi, j'ai plongé dans l'euphorie d'internet pour trouver des exutoires. Compostelle en était un. J'y suis parvenu par l'enthousiasme (voire névroses) d'internautes qui vantaient les mérites d'un pèlerinage, les vertus du yoga, les fondamentaux de la méditation et de l'ayurveda, et les principes des lois cosmiques et quantiques dont ils s'autoproclamaient fantastiques délégués. Je suis venu à Compostelle par ce réseau d'egos, d'idées bâclées car ne disposant par des ressources pour comprendre que l'underground qui les épargnaient de la masse, ne les préservaient pas d'être de simples fabricants de touristes de la spiritualité new age.

Car être touriste veut dire vivre une expérience individuelle que l'on croit unique. Elle peut se faire à Disneyland ou dans une église, elle sera toujours cachée derrière l'illusion d'être unique et de faire cette chose unique. A Disneyland, je ne pourrai pas être dupe de ça, vue la mécanique de précision de cette immense zone de chalandise, mais sur les chemins de Compostelle je ne m'y attendais pas.

Je voulais vivre moi aussi une aventure unique qui m'aurait amené vers des sentiers inconnus. Mais j'ai l'impression qu'on

m'y attendait déjà sur les chemins, j'ai l'impression qu'on m'a volé les surprises que j'aurais pu trouver. Ma quête personnelle s'est montrée fidèle aux règles du chemin. Un chemin d'attraction avec bien sûr son lot de sensations, mais un chemin d'idées communes et de signes de ralliement, qui sonnent au bout d'une centaine de kilomètres comme un paquet d'artifices ostentatoires qui font juste jubiler d'être un expérimentateur avéré de cet aventure. La compostela ou certificat de pèlerinage remis à la fin du périple est en clair la validation. La quête de moi-même que j'étais venu vivre s'est validée comme un niveau d'apprentissage dans la scolarité, sur un vulgaire bout de papier.

Le chemin de Compostelle est clair, il y a peu de chances de se tromper de chemin. Le tracé est très bien balisé et il fait passer le marcheur au cœur des villes et villages. Il suit le tracé des implantations de commerces, et il pourra constater que les auberges rivalisent d'offres différenciantes pour l'attirer. Et qu'à chaque point névralgique, coquilles de mollusques, souvenirs, gadgets, bâtons, produits pharmaceutiques, produits alimentaires, bar et restaurants sont aussi nombreux que les eucalyptus en Galice.

En même temps, bien avant de mettre un pied sur le chemin, j'ai entendu les appels du diable. Ceux qui te font craquer ton portefeuille pour acquérir des équipements au-delà du nécessaire. C'est ça aussi être touriste, vivre une expérience unique mais en préservant le maximum de sa vie de sédentaire grâce aux équipements ! L'œuvre du diable est réussie quand il voit qu'on transporterait volontiers notre maison pour parer à la peur de se séparer de ses doudous de confort, qu'une fois adulte on aurait préféré à ceux de l'enfance. Tout n'est que béquille pour le mental. Tout n'est qu'objet de consolation, mon bâton vous le dira.

# MARCHER, C'EST LA VIE

Alors c'est ainsi, j'ai choisi de partir marcher. J'ai choisi de m'éloigner de mon quotidien, d'échapper à mon environnement matériel et de me mettre en situation d'inconfort pour l'idée abstraite de me retrouver. J'avais entrevu la possibilité de capturer du sens, une compréhension de ce qu'est l'existence, que j'aurais glissé dans mon esprit et qui m'aurait guidé dans mon orientation selon ce que je suis au fond de moi.

Je voulais déclencher en partant le mouvement fondamental qui me met en route pour vivre. Oui c'est ainsi, j'ai choisi ça alors que je suis un privilégié, certes désorienté mais suffisamment entouré d'un environnement structuré et sécurisé. Nourriture, protection, affection, argent. Étant plutôt sobre dans ma manière de consommer, j'avais avant mon départ l'accès au (luxueux) confort de base. Boire, manger, dormir protégé, s'amuser, s'enivrer. J'ai choisi de le quitter, en ayant bien pris soin de contrôler les choses. Me voilà en quête d'une nouvelle inspiration de vie alors que rien ne manquait à mon confort ni aucun danger ne me mordillait les chevilles.

Je ne peux pendant mes longues heures de marche ne pas penser à d'autres types de marcheurs. Ces marcheurs forcés que sont les réfugiés politiques, les futurs quoique déjà existant réfugiés climatiques. Ils prennent eux aussi la route en quête d'un meilleur. Et comme nous ils se confrontent aux douleurs physiques et aux désirs de douches, aux envies de repas chauds, de boissons fraîches, de tranquillité pour récupérer de l'effort, de détente. Ceux à qui on pourrait ouvrir la porte car ils portent le courage, l'espoir et la foi, et qui pourraient profiter d'un accueil généreux de certains riverains, des pèlerins en somme. Mais on la laisse close à ces gens que la vie pourtant a mis en danger. Qu'est-ce qui nous différencie d'eux, nous les marcheurs des chemins, mis à part que nous avons un chez nous, et tout ce qui va avec qui nous attend à tous moments.

Je me sens consommateur capricieux d'une activité qui retrouve son âge d'or. Quelque chose ne fonctionne pas quand je choisis de faire mille kilomètres avec ma carte bleue comme laisser passer et garantir confort et que ces hommes femmes et enfants parcourent pas par choix, des distances plus longues en éprouvant le rejet, la trahison la peur et la démoralisante vie sans confort.

Peut-être ont-ils pris eux aussi à la hâte dans la précipitation de leur départ des grigris de consolation? Qu'emporterions-nous si une pluie de bombes venait à nous obliger à fuir. Que choisirait-on d'amener avec nous pour avoir une réserve de force émotionnelle?

J'ai comme eux une volonté de changer ma vie car motiver la démarche de marcher un long chemin résulte toujours ou presque d'un mécontentement de sa vie. Je suis mécontent de ma vie pour plusieurs raisons mais je ne risque pas de la perdre. Leurs motivations à eux est d'une trempe bien supérieure aux nôtres, nous capricieux chrétiens occidentaux.

Mais une souffrance est une souffrance et il n'y a pas de niveau de valeur dans son ressenti. Toute souffrance est légitime du moment qu'elle est réelle.

En arpentant le chemin, je suis parti chercher la résilience.

Voyez-vous, le cerveau humain a la fâcheuse tendance à se focaliser sur le difficile. Il pond des œufs d'insatisfaction dans son no man's land intérieur.

Je ressens dans la conscience d'être moi-même une fâcheuse solitude. Alors je glapis dans ma tête toutes sortes de désirs pour meubler mon abstraction psychique de tout ce qui n'est pas moi. Mais en réalité penser, trop penser comme je l'ai fait, éloigne du concret de la marche. Alors je me console en pensant à nouveau qu'il doit être bon d'être un sanglier. Un être bien ancré sur terre qui fourre constamment son groin dans le sol pour se rappeler qu'il vit bien sur terre. Moi je fourre mon tarin dans le ciel des désirs, et je n'y trouve que des cyclones qui ne comblent en rien la solitude.

Esseulé, mon esprit rentre en crise émotionnelle. Je ne réclamais plus qu'une chose. Trouver la consolation.

# CONSOLATION

À partir de vingt et un jours de marche, j'ai commencé à retrouver régulièrement et par hasard une jeune femme. Mais qu'est-ce qui peut donc m'attirer autant chez cette allemande ? Sa solide indépendance ou la force de sa nonchalance ? L'exact opposé de ce que je suis en définitive. Je voyais devant moi l'équilibre et la stabilité à portée de main. Un nouveau désir est né, alors ni une ni deux, j'ai jeté ma corde autour de cette bitte d'amarrage pour trouver consolation.

Elle était déterminée, je ne savais pas à quoi. Elle agissait comme si elle était dans une course au trône. Elle semblait seulement désirer prendre place sur le fauteuil de reine (du peuple marcheur). Il y avait du souverain en elle et ça la rendait belle. Noblesse oblige, les autres qu'elle sut par adresse politique réunir s'étaient attachés à elle.

Moi, même encordé, je m'y refusais. Pressentant une fragilité née du désir qu'elle m'a donné à ressentir.

*« Dis-moi qu'tu m'aimes, que ton cœur saigne et que j'y règne en souverain ! ».*

*Parfois comme à travers cette phrase, je me suis rappelé à des paroles de chansons de Lofofora. Ça se passe de commentaires.*

*D'autres fois, dans un registre plus vaillant pour enthousiasmer ma marche : « Toujours avancer ! »*

*La hargne, la rage, la force, la gaminerie de rocker qui aime à montrer son cul pour provoquer. Tout cela montait en moi et plaçait en ligne de mire un axe solide épargnant la dérive.*

Elle a enfoncé sa hache indépendante dans le bois tendre de ma chaire humaine. Son trait de caractère qui m'a attiré autant est peut-être ce qui m'a manqué. Il ne s'agit donc pas d'une paire de fesses rondes et sculptée, d'une poitrine qui ferait rougir les poires d'un verger ou d'une paupière mi-close entrouvrant sur un bleu marin. Il s'agit juste de cette solidité qu'elle incarne et qui crie au monde : « Non je n'ai pas besoin d'être consolée ! ».

Plus tard, j'accéderai à sa confiance pour apprendre qu'elle a perdu sa grande sœur malade d'un cancer.

Les choses s'expliquent. Les événements construisent les gens. Elle n'était pas la reine mais la forteresse, garante des assauts destructeurs de la tristesse d'avoir perdu sa sœur.

Puis elle m'a laissé entrer dans son enceinte. Ce qui d'extérieur avait l'air hautain, n'était à l'intérieur que besoin de consolation.

Alors je lui ai proposé d'imaginer sa sœur vivre là, juste là. À un autre degré de réalité. J'ai parlé comme le font les curés, avec des propos mystiques et surtout avec aucun doute. Ça l'a apaisé. J'ai pu la consoler, un temps.

Et mon moi dans une petitesse egocentrique si humaine, j'ai été aussi consolé lorsque je me suis enflammé en apprenant la réciprocité de l'attraction que j'avais pour elle.

Un temps seulement.

## LE REPOS

Je suis devenu un égaré, un sonar sensible de poésie et d'âmes intrigantes. En me fondant dans mes illusions, le paysage avait disparu, l'air espagnol aussi. Y re pénétrer était difficile car tout avait la saveur du besoin de consolation. Peut-être est-ce ça la signification d'être croyant ?

Croire console, être consolé libère des angoisses et alors la vie consciente du concret peut reprendre au présent.

*Mon ami est un caméléon.  
Il est bleu quand je suis rouge.  
Il parle le crayon de couleurs et colorie ma vie.  
Ce ne sont pas tant ses paroles que lui-même.  
Ce garnement merveilleux qui pilote une barque trouée  
et avec qui on aime ressentir le petit danger.  
Nostalgie de l'insouciance et des conneries en rafale  
Stupeur stupide des mémoires d'autrefois.*

Mon doudou technologique que j'avais pris avec moi m'a permis de parler avec mon ami Jean-Baptiste à distance. J'ai retrouvé un peu de moi en lui. Il a été ma béquille affective, alors mes jambes n'ont jamais été aussi vives et robustes.

Le chemin lui aussi, en entendant nos conversations a su profiter des vagues consolatrices de mon ami. Il m'a fait quitter l'ocre aride pour la fraîcheur du vert. La Meseta pour la Galice.

Mais diable qui sont ces poètes qui donnent beauté et justesse au parler. La cohérence de la phonétique et de ce qu'elle nomme.

Hier c'était la merde, aujourd'hui c'est l'eucalyptus.

Assis au pied du châtaignier tri-centenaire de Triacastela, je me sens bien. C'est un monument difforme qui n'attire pas la foule même si le chemin passe à ses pieds.

C'est une trogne. Ces nombreuses disgrâces le prouvent bien. Comme humain il serait sans doute rejeté par sa laideur extrême, mais comme arbre il a été préservé. Cet arbre est la fierté des villageois.

Je m'assois contre lui. Il me chuchote que le temps perdu n'existe pas. Que le besoin de consolation que connaît l'être humain n'est pas impossible à rassasier puisqu'il n'existe pas. Que la vie qui se transforme en mort non plus. Que le désir n'est jamais né. Que les pensées obsédantes et les émotions vives sont déjà brûlées avant qu'elles ne vous enflamment. Le châtaignier se rapproche de mon oreille, et me murmure lentement : "Seuls les vents existent."

*Les trognes.  
Dans l'hémoglobine cylindrique  
roulent des équinoxes concentriques.  
Ou bien tu glaces ton sang ou bien tu perles ta joie.  
Disperses-toi des rangs et craches sur les rabat-joies.  
Vuzuroncle ne signifie rien car il est le phénomène des  
possibles. Désire ce mot difficile.  
Il est là pour jongler avec les crosses des carabines.  
On habite au fond du précipice.  
On ne vous y fera pas de gueuleton ce soir,  
pas même une douche ou de prises derrière le tiroir.  
On s'y perd et la boue n'entache point nos genoux.  
Tu boufferas des rats, ils sont castrés.  
Le vieux grince des os, écoutez c'est une merveille en pot.  
Là-bas fane des haricots.  
L'arbre y dépasse les vertèbres de l'ennui.  
La fuite dans une jonglerie quand les jonquilles  
dynamitent sans langue de bois.*

## JOUR ZÉRO

J'ai marché tant qu'il y avait la terre ferme. Jusqu'à atteindre le point zéro du chemin qui se trouve à l'aplomb d'une pente rocheuse escarpée surplombant l'océan Atlantique.

Je voulais l'océan. Je voulais voir son infinie immensité d'eau salée pour enfin constater que je n'étais pas le seul à pleurer. À chercher consolation.

C'est donc comme ça que mon chemin s'arrête. À l'extrémité du continent européen à la fois épris et effrayé de l'expérience que je viens de vivre.

Quelques kilomètres plus bas il y a ce village côtier né de la pêche et élevé par le tourisme : Fisterra. C'est un cadre idéal pour l'arrivée des cheminants qui y déambulent en vainqueurs.

Dans les rues de Fisterra on flâne et dans les cœurs de ses marcheurs

le sentimentalisme palpite. L'océan le sent et les console avec ses cérémonies. Il offre sa part de romantisme aux contemplateurs de ses eaux en faisant surgir l'immensité des possibles. L'abstraction de l'horizon que maître soleil et sage ciel complètent avec lui, insuffle le renouveau. Tout devient naissance face à l'océan. Chaque vie se regonfle d'un sentiment d'espoir que les torturés cheminants des chemins tortueux ont égaré.

De petits nids de cheminants parsèment les cafés et les bords de plage. Ils y picorent les bribes d'aventure que chacun expose tour à tour. Ils se remémorent, se mélancolisent de la migration qu'ils ont eue en commun.

Des étals discrets de récits, des devantures d'émotions où personne ne pourra jamais posséder celles des autres. C'est l'ironie du partage : partager des émotions humaines qu'on dit universelles mais être esseulé, seul en soi-même pour les goûter. Empêchant d'avoir une appréciation commune des ressentis.

La sensation d'apaisement liée à la joie et celle de la chaleur liée à l'amour sont-elle les mêmes pour vous que pour moi ?

Si nous pouvons partager un même spectacle, nous sommes en revanche seuls dans la manière de le placer en nous. Nous sommes coupés des autres lors de l'ingurgitation et la digestion de nos émotions. Nous sommes des capteurs singuliers d'émotions, des solitaires à la recherche d'un tronc commun des ressentis. Nous sommes de pauvres lonesome cowboys.

Et je crois que c'est de cela qu'il faut me consoler.

Le voilà le moment de clôture, cet instant où je reprends un moyen de locomotion plus conforme à la dignité technologique. Mon bus fait en quelques heures ce qui m'a pris plusieurs semaines à traverser. Ça contraste fort. Je me sens passablement ridicule.

Je ne sais plus si la parenthèse dans ma vie a été de partir à Compostelle ou si elle est ma vie normale. Mon esprit est brouillon mais tant pis maintenant je vais retrouver la normalité et y chercher tout ce qui va calmer mon besoin de consolation.

Le bus roule et je quitte définitivement l'aventure. Je guette à ma droite mais cette fois je ne vois pas Dora, seulement son fantôme. Comme elle, les visions de mon esprit seront à présent mes seuls témoins sensibles de cette aventure.

Le bus roule et mon esprit divague et rejoint l'anagramme qu'il avait trouvé à mon départ. Train. J'articule ma concentration encore disponible autour du défi d'en trouver un autre avec mon nom et prénom cette fois-ci. Je tombe sur deux choix plutôt opposés.

Je reste toujours un cheminot mais qui a cette fois le choix de partir vers la joie ou la pénibilité. J'ai ces deux potentiels à l'intérieur, à moi de choisir lequel je veux faire mien dans ce qui me reste de vie ferrée à parcourir.

L'train amuse

Le train m'usa





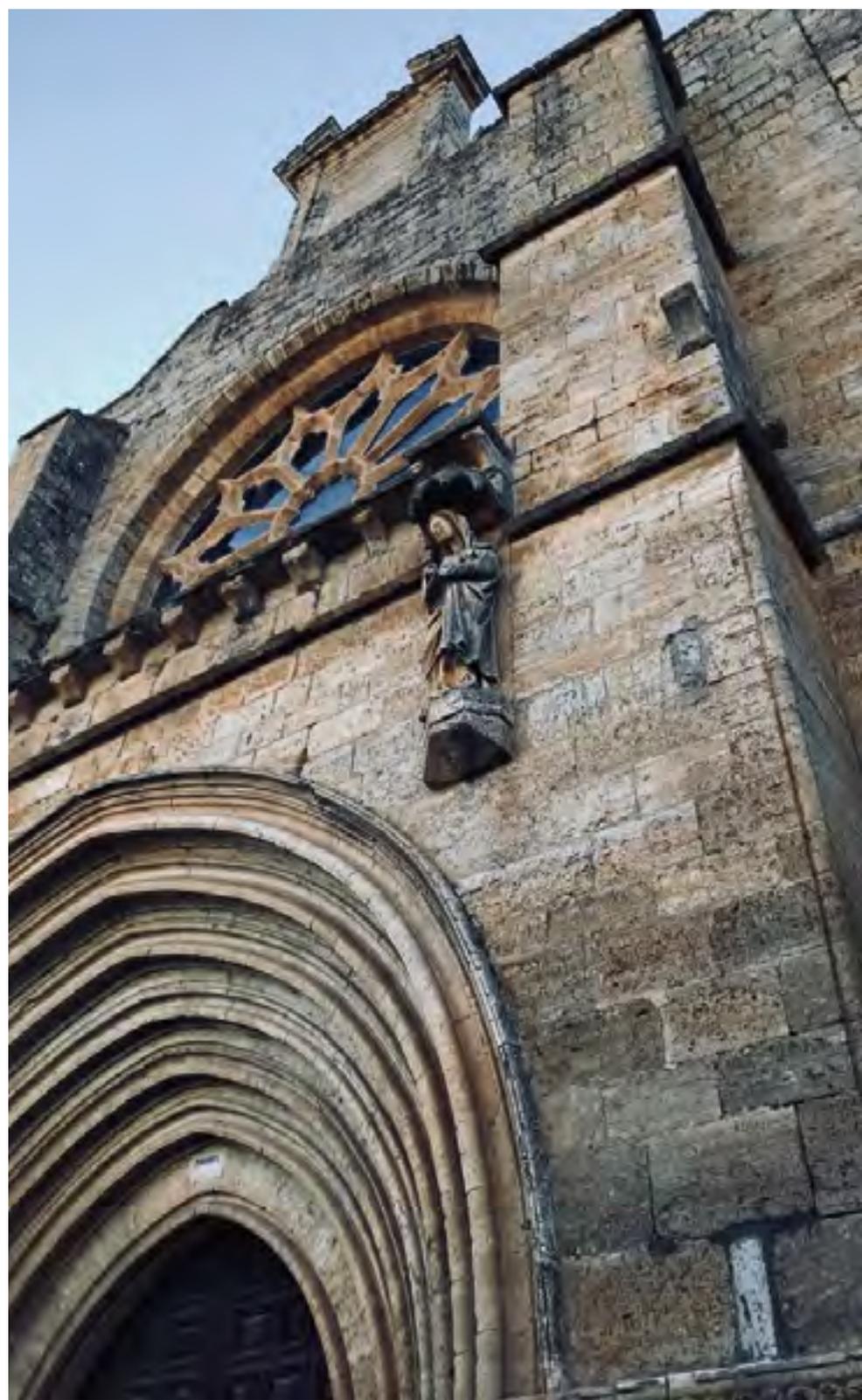


















CALLE  
MAYOR

25











CALLE  
DEL CRUCIFIJO  
KURUTZIFIKA  
KALEA











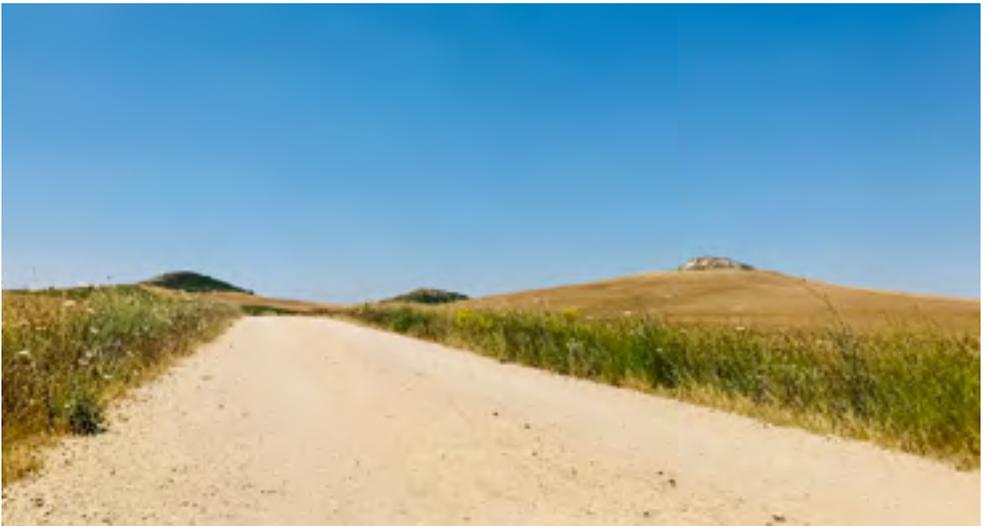










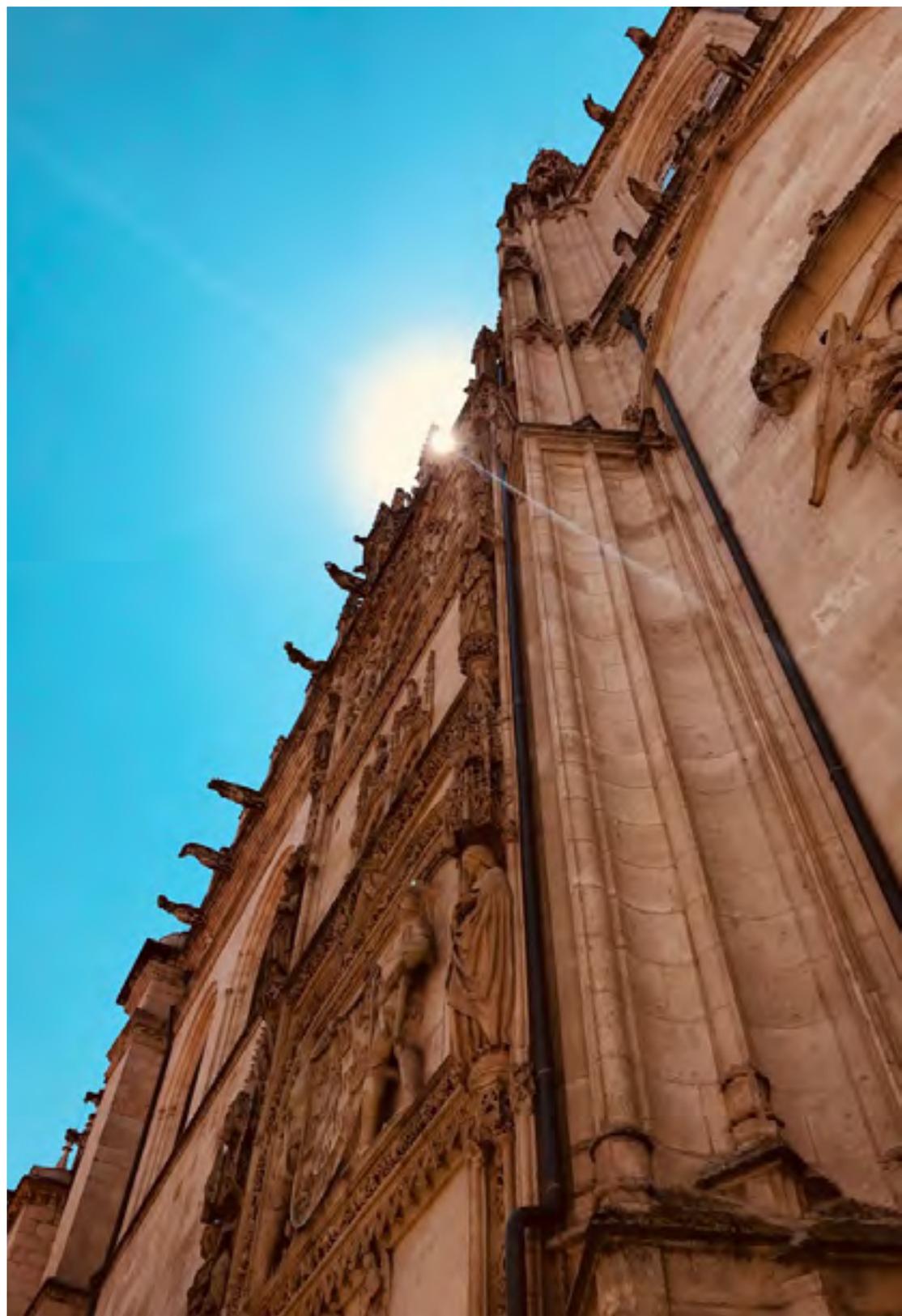


















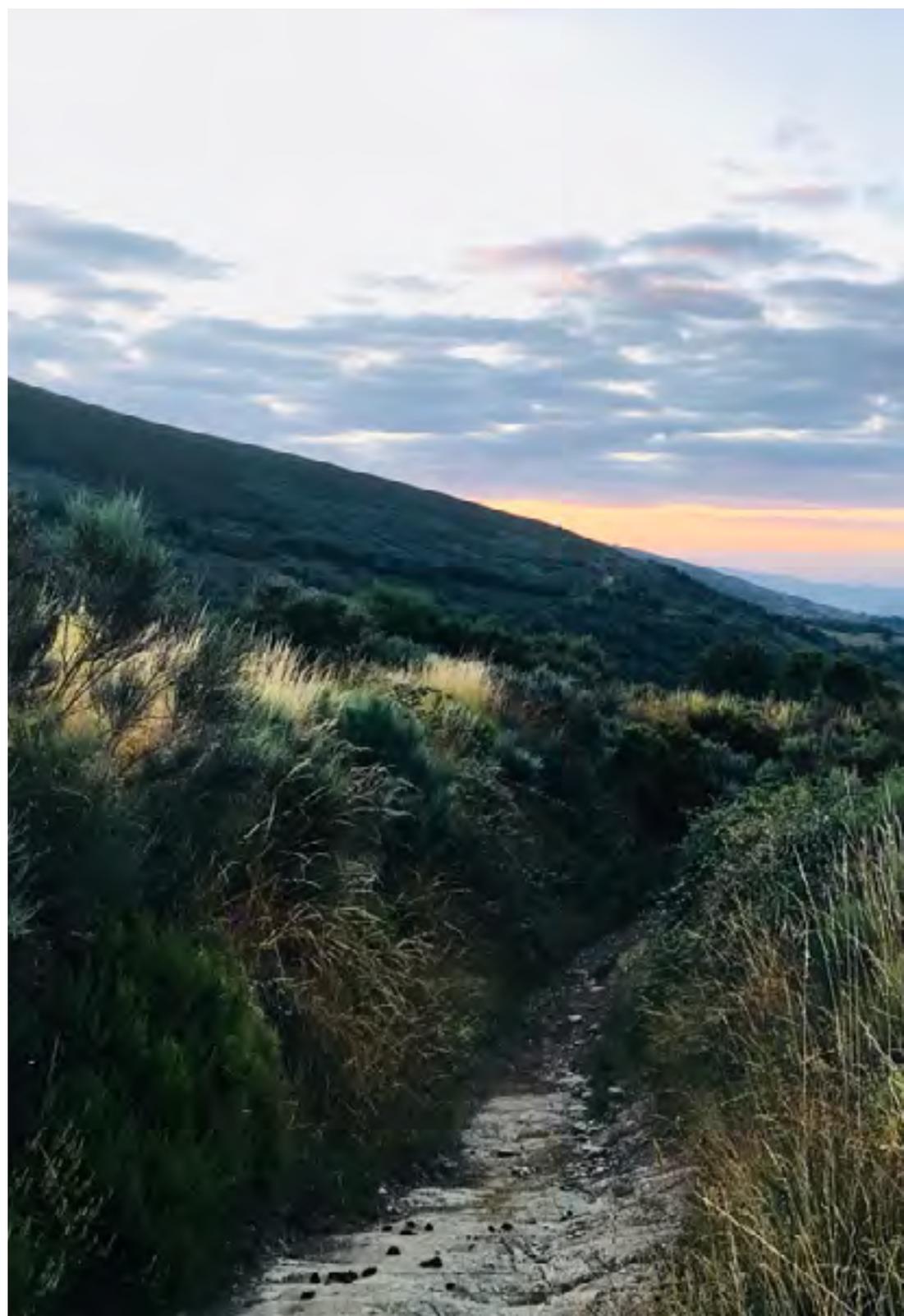


























Km 0,000

galicia







Quand je marche ma vie respire  
Je vois des chats ils me transforment  
Je deviens le fuyant du quartier chlorophylé  
Pas de but juste de la curiosité  
Savamment caché je vous hurle  
Et je bondis sur vos rotules  
Si vous m'exaspérez

La vie me nourrit quand je marche  
La beauté m'instruit  
Je chante le monde  
Ma cadence est rythmée  
L'élan souverain m'emmenera loin

Je me fiche de l'autre pourtant il est là  
Prévenant les pièges de leurs échecs  
La couche est préférable  
Allongé dans les bois j'aboie à la lune  
Son miaou m'adoucit  
Je serai le même demain alors  
Autant partir de suite

Quand je marche rien ne flétrit  
Toutes les herbres folles me draguent  
Quand je marche je suis aimé